

croyait le continuateur de l'antique, et personne autour de lui n'en doutait. Mais le désir de rivaliser avec les modèles anciens lui tenait lieu d'inspiration. On retrouve sans peine le prototype de ses œuvres principales. L'*Apollon du Belvédère* lui a donné la formule du *Persée*; le groupe d'*Hercule et Lycas* n'est qu'une adaptation de l'*Hercule Farnèse*; la statue de *Madame Lætitia* fait songer immédiatement à l'*Agrippine* assise du Capitole; et l'*Aphrodite au bain* du Palais Pitti n'existerait pas sans la *Vénus de Médicis*.

LA CITÉ LÉONINE

L'incursion des Sarrasins en 846. — Le tombeau de saint Pierre.

Quand la menace des Barbares obligea l'empereur Aurélien à fortifier Rome (271), il abrita les quartiers de la rive gauche derrière une haute muraille armée de tours. Le Transtevere, moins important, ne fut protégé que par un simple mur. Encore ce dernier ouvrage ne s'étendait-il que de la *Porta Portuensis* au pied du Janicule, de sorte que le Vatican restait au dehors.

L'*Ager Vaticanus* ne valait pas, en effet, la dépense d'un rempart. C'était une région insalubre, déserte, où l'on ne voyait que des mures, des prés, des terrains vagues, et qui ne se rattachait au grand passé romain par aucun souvenir; Tacite l'appelait un « lieu infâme ». Il n'y avait que les chrétiens pour se rappeler le drame de l'an 64, le premier baptême de sang reçu dans le Cirque de Néron.

Ils étaient venus là, pendant deux siècles, prier sur les tombes de leurs évêques et de leurs martyrs, inhumés au long de la Voie Cornélienne. Une de ces tombes contenait même leur plus précieuse relique : le corps de saint Pierre. Mais, depuis une vingtaine d'années, rien ne les attirait plus à la colline vaticane. On avait dû en retirer le cercueil de l'apôtre, pour le soustraire aux profanations des persécuteurs : il reposait de l'autre côté du Tibre, dans une crypte secrète, la célèbre Platonie des Catacombes.

Un demi-siècle plus tard, Constantin inaugura la « paix de l'Église » ; les restes de saint Pierre étaient ramenés à leur sépulture primitive, et une basilique splendide s'élevait sur l'emplacement du cirque néfaste.

Or, en 846, sous le pontificat de Sergius II, les Sarrasins, déjà maîtres de la Sicile, s'emparèrent d'Ostie et fondirent sur Rome. « Ils se précipitaient, dit un chroniqueur, comme une nuée de sauterelles qui s'abat sur un champ. » Leur attaque se brisa aux fortifications d'Aurélien. Mais le Vatican leur fut abandonné presque sans défense. Ils pillèrent la basilique et tous les établissements religieux, églises, chapelles, couvents, qui s'étaient grou-

pés alentour. Puis, chargés de butin, ils rejoignirent leurs galères.

A ne considérer que les pertes matérielles, l'aventure n'était pas des plus graves. Les Goths et les Vandales avaient laissé jadis derrière eux de bien autres ruines. Mais ces Barbares, étant chrétiens, n'avaient du moins agi que par cupidité. Si détestables que fussent leurs exploits, la haine religieuse et la passion sacrilège n'y avaient point eu de part. Depuis que Rome avait répandu l'Évangile dans le monde, depuis qu'elle était, selon la belle expression de Dante, « la cité par qui le Christ est devenu romain », *la citta onde Cristo è romano*, c'était la première fois que des mécréants portaient la main sur elle.

L'insulte sarrasine fut ressentie par toute la chrétienté avec une douleur extrême. Le récit, en passant de bouche en bouche, avait d'ailleurs amplifié quelque peu l'événement ; Rome entière, assurait-on, avait été souillée par la horde musulmane. La légende s'accrédita bientôt. Les trouvères français l'ayant recueillie, elle se fixa, au treizième siècle, dans une chanson de geste que les jongleurs débitaient sur les places publiques, sous ce titre : *la Destruction de Rome*.

L'émoi des contemporains eut un effet pratique. Les offrandes et les subsides affluèrent de toutes parts, quand le successeur de Sergius II, Léon IV, entreprit de parer à un retour possible des Sarrasins, en fortifiant la colline vaticane. Une *civitas nova* se forma ainsi autour de Saint-Pierre : la Cité Léonine. L'ouvrage fut conduit avec une telle ardeur qu'il fut achevé en moins de quatre ans.

L'incursion de 846 pose, devant les historiens et les croyants, un problème troublant. Le tombeau de saint Pierre n'a-t-il pas été violé par les envahisseurs? Les restes de l'Apôtre sont-ils encore là?

Les Sarrasins étaient trop exercés au pillage des églises pour n'avoir pas fouillé sous le maître-autel. Ils n'ignoraient certes pas que la basilique vaticane enfermait un dépôt sacré, qu'elle était, par excellence, le sanctuaire de la catholicité latine. La richesse extraordinaire du monument aurait d'ailleurs suffi à les renseigner. Ils pouvaient savoir, en outre, qu'une parure éclatante revêtait la crypte sainte. Comment admettre que leur fanatisme et leur rapacité aient laissé échapper une si belle proie?

La question faillit être résolue en 1594, tan-

dis qu'on travaillait au soubassement de la Confession actuelle.

Un accident mit à jour l'étroite ouverture du puits au fond duquel est située la chambre funéraire. Par cette lucarne, l'architecte, Giacomo della Porta, fit descendre une torche et crut discerner, dans la pénombre, l'éclat d'une croix d'or sur un cercueil. Clément VIII, informé, arriva immédiatement. A son tour, il plongea ses regards dans le soupirail. Que vit-il au juste? — On ne sait; car les témoignages qu'on a sur l'incident sont vagues et indirects. Toujours est-il que le Pape arrêta net les fouilles et que, séance tenante, il fit combler le puits avec des gravats.

Le mystère sera-t-il jamais éclairci?